

qu'Athènes se plaît à décrire de préférence à tous les autres c'est le vaisseau d'Héron.

Héron, roi de Syracuse, était l'allié des Romains et le rival des Carthaginois. Ne pouvant lutter contre les maîtres de la mer par le nombre des vaisseaux, il voulut du moins se signaler par la construction d'un navire gigantesque qui put servir particulièrement au transport des blés. Il se procura sur le mont Etna, des bois de construction en telle quantité qu'on aurait pu en construire soixante galères. Il fit venir de divers pays toutes les matières nécessaires et rassembla aussi des charpentiers de marine et des ouvriers en grand nombre. Archias de Corinthe fut mis à la tête des travaux. Héron assistait lui-même dans le chantier, aux opérations préliminaires. Le bordage fut élevé à la moitié de sa hauteur en six mois, et, à mesure que les planches étaient clouées sur la membrure et calfatées, on les doublait de feuilles de plomb. Trois cents charpentiers étaient continuellement occupés à ce travail, sans compter les aides qui les servaient. Héron voulut que cette partie du vaisseau fut d'abord lancée à la mer, et ensuite achevée lorsqu'il serait à flot.

L'entreprise était hardie et difficile. Mais Syracuse possédait alors un architecte de génie; Archimède fut chargé d'opérer le lancement.

Ce célèbre mécanicien y réussit, dit Moschion, avec peu de monde, à l'aide d'une vis qu'il imagina et qui a gardé le nom de cet inventeur. Il est à regretter que l'historien d'Héron ne nous ait donné aucun autre détail sur cette opération du lancement, qui n'était pas la moindre difficulté de l'œuvre.

La seconde moitié du bordage fut également achevée en six mois; les planches furent attachées avec des clous de cuivre serrés sur le bordage par des lames de plomb, sur lequel on avait mis des étoupes imbibées de poix. Lorsqu'on eut achevé le dehors, on s'occupa des ouvrages internes.

Le *Syracusain* (c'est le nom qui fut donné d'abord à ce navire) était, par sa disposition, propre à recevoir vingt files de rameurs. Il était divisé en plusieurs étages ou compartiments et aménagé avec beaucoup d'habileté et d'élégance. Les planchers étaient en mosaïque, et représentaient les épisodes de l'Iliade. Sur l'étage supérieur était un gymnase et des galeries pratiquées dans de justes proportions avec la grandeur du vaisseau. On avait disposé dans le pourtour de véritable promenades, des plates-bandes de fleurs, des berceaux de lierre et de vignes dont les racines plongeaient dans des tonneaux remplis de terre et arrosés comme les parterres fleuris. Ces berceaux de verdure ombrageaient la promenade.

On y voyait aussi une salle de bains, une bibliothèque, des casernes pour les épibates; des écuries, des greniers à fourrages, un réservoir d'eau douce, et un vivier entretenu avec de l'eau de mer.

De chaque côté du bordage on avait fait saillir, de distance en distance, des pièces de bois pour asseoir les bûchers, les fours, les cuisines, les moulins, etc., etc. Il y avait sur le pont huit tours: deux dominaient la poupe, deux autres la proue; les autres étaient situés vers le milieu du bâtiment.

Du haut de chacune de ces tours, des soldats lançaient des pierres sur les vaisseaux ennemis.

Archimède avait imaginé, pour compléter le système de défense, une machine appelée lithobole, qui lançait, à la distance d'un stade, des pierres du poids de trois talents et des traits de douze coudées. D'autres lithoboles étaient établies au huneur de chacun des trois mats, d'où on lançait des crocs et des navettes de plomb sur l'ennemi. Autour du vaisseau, régnait une palissade de fer, pour empêcher de monter à l'abordage.

Ce magnifique vaisseau avait quatre ancres de bois et huit de fer. Le mat de misaine et celui d'artimon avaient été facilement trouvés, mais on eut de la peine à trouver le grand mat. Ce fut un porcher qui le découvrit dans les montagnes de l'Abbruzze; Philéas, mécanicien de Taormine, l'amena à la mer. Quoique la sentine eut une extrême profondeur, un seul homme la vidait au moyen de la vis sans fin d'Archimède.

Le roi de Syracuse ayant appris que les ports de Sicile ne pouvaient recevoir ce grand navire résolut de l'envoyer à Alexandrie, au roi Ptolémée d'autant plus qu'on manquait de blé alors en Egypte, et, par surcroît de galanterie il changea son nom de *Syracusain* en celui d'*Alexandrin*. Le vaisseau fut donc conduit à Alexandrie, où on le fit entrer à grand-peine en le remorquant dans le port.

Archimède, poète grec épigrammatique, fit sur ce géant des mers une pièce de circonstance dont voici une strophe:

« Qui a placé sur le globe terrestre cet énorme vaisseau ?
« quel souverain l'a fait aborder ici à l'aide de cordage à toute
« épreuve?... Ses vastes flancs ressemblent à ceux des cimes
« de l'Etna, ou à l'une des cyclades que la mer Egée renferme
« dans son sein. Ce sont sans doute les géants qui ont voulu
« se frayer ainsi une route pour arriver aux cieux. En effet,
« ses hunes touchent aux astres. Les cordages des ancres qui
« le retiennent sont aussi gros que ceux avec lequel Xerxès en-
« chaina le détroit de Séatos et d'Abydos. L'inscription nou-
« vellement gravée au-dessous du couronnement de sa proue
« indique celui qui a mis à flot cette quille; elle nous apprend
« que c'est Héron, ce souverain de Sicile, et originaire de la
« Doride, pour envoyer à la Grèce et aux îles ce riche vaisseau
« chargé de vivres.... Mais toi Neptune, conserve-le sur tes
« flots bouillonnants. »

Héron fut très sensible à cette galanterie poétique et fit à Archimède un riche et utile présent. Il lui envoya mille médailles de froment, qu'il fit transporter à ses frais jusqu'au Pirée. Ces navires étaient vraiment gigantesques pour l'époque où ils furent construits; surtout si l'on songe, qu'ils n'avaient pas pour se gouverner les puissants moyens de propulsion qui sont au pouvoir de la science moderne.

(A continuer.)

LETTE DU CAPITAINE SURMONT.

M. le capitaine Surmont a adressé au *Daily Telegraph* de Londres, la lettre suivante en réponse des attaques dirigées contre lui.

M. le Rédacteur,

J'ai sous les yeux le numéro du *Daily Telegraph* qui porte la date du 8 décembre, et, avec autant de stupéfaction que de dégoût, j'y lis, formulées dans le rapport que vous attribuez au capitaine Robertson, du *Loch Earn*, les accusations les plus graves contre mon honneur de marin, contre les braves gens que je suis fier d'avoir commandés sur le *Ville du Havre*, et, accolée à ces calomnies, une raclame, ridicule par sa maladresse, en faveur des paquebots anglais.

Vos lecteurs ne seront certainement pas surpris qu'en face de pareilles infamies,—retenez bien ce mot, monsieur,—j'écrive, à mon tour, la voix pour infliger au capitaine Robertson ou à ceux qui le font parler le démenti public le plus catégorique. J'ai peine à croire, en effet, même après votre affirmation, que cet officier soit réellement l'auteur coupable d'une si répugnante imposture.

J'ignore ce que peut édicter, en pareille matière, la loi anglaise; mais je doute qu'elle me refuse le droit d'exiger de vous la publication de ma réponse, à la place même où le mensonge a été imprimé, et j'entends user de ce droit.

Le capitaine Robertson affirme selon vous que le *Ville du Havre* est seule responsable de son désastre.

J'avais, dans mon rapport, au point de vue des manœuvres respectives des deux bâtiments, gardé une réserve que tout galant homme appréciera; mais si vraiment le capitaine Robertson osait trancher, si péremptoirement en sa faveur, cette question grave et obscure entre toutes (la mort ayant enlevé la plupart des témoins et surtout le principal, l'officier de quart, au moment de la rencontre,) je répèterais alors sans crainte d'être contesté par aucun homme du métier, que le capitaine du *Loch Earn*, naviguant au plus près, avec un seul coup de barre dessous, pouvait en loffant, empêcher la collision; qu'il le pouvait, jusqu'au moment de l'abordage,—jusqu'à la dernière minute,—et qu'il ne l'a pas fait. Je dirais surtout qu'au témoignage des survivants du *Ville du Havre*, les feux du *Loch Earn* n'ont pas été aperçus de mon bord, soit qu'ils manquaient en effet ou qu'on ait laissé, comme cela arrive si souvent après une longue nuit, charbonner les mâches des fanaux.

Le capitaine Robertson et les officiers de son bord m'accusent, selon votre journal, d'avoir lâchement abandonné mon navire, et de m'être sauvé à bord du *Loch Earn*.

Il y a plus de vingt ans que je commande des navires du Havre, mes compatriotes me connaissent, et si vous voulez faire croire, monsieur le rédacteur, au premier venu d'entre eux, que j'ai déserté mon poste à l'heure du péril, celui-là vous rirait au nez. J'en appelle sans crainte, et la tête haute, comme un honnête homme que je suis, au témoignage de tous ceux qui me connaissent; j'en appelle au témoignage spontané des nombreux passagers qui, avant toute relation de ma part, ont publié dans les journaux les détails de la catastrophe. Je n'ai fait que mon devoir, sans doute, mais je l'ai rempli tout entier. J'étais sur ma passerelle, et j'ai sombré là, avec mon navire.

Je crois donc pouvoir mépriser l'outrage qui m'est fait, mais je ne saurais permettre que la noble conduite de mes officiers, dont deux sont morts, demeure odieusement calomniée, comme elle l'est, dans le récit attribué sans doute à tort, au capitaine Robertson.

Il est incontestable que la chute de la mâture a jeté à bord une grande confusion, à cause du grand nombre de tués et de blessés, mais j'ai été obéi par eux jusqu'au dernier moment, et, quand nous avons coulé avec le navire, ceux de mes hommes que je pouvais apercevoir de ma passerelle étaient à leur poste.

Le capitaine Robertson—ou ceux qui se font ses organes—affirme que ce sont les canots du *Loch Earn* qui ont sauvé les malheureux passagers de mon navire, tandis que les deux embarcations qui me restaient demeuraient inactives à la traîne du *Loch Earn*.

J'ai rendu un public hommage à l'efficacité du secours des canots anglais; il y avait trois embarcations anglaises et deux baleinières françaises, il n'est donc pas étonnant que les Anglais aient recueilli plus de monde; mais il est faux que les baleinières du *Ville du Havre* soient demeurées inactives.

Il en est des détails secondaires du récit prêté à M. le capitaine Robertson, comme des faits principaux que je viens de relever; ils sont faux, entièrement faux.

Et vous, monsieur le rédacteur, permettez-moi de vous dire que vous avez tort de faire une affaire d'annonces de cette épouvantable catastrophe.

C'est une mauvaise action, croyez-moi, que de chercher, au détriment de mon honneur et de celui de mes hommes, du profit pour vos compagnies de paquebots.

Je n'ai point agi ainsi à l'égard de vos concitoyens. Relisez mon rapport, vous y trouverez soigneusement enregistré, tout ce qui peut honorer le capitaine du *Loch Earn* et son équipage.

Tenez, monsieur, vous qui vantez si audacieusement la supériorité des paquebots britanniques, prenez garde que je ne fouille trop avant dans l'histoire de vos naufrages, et que j'oppose à cette prétendue infailibilité de vos hommes de mer les souvenirs du *Columbia*, du *City of Glasgow*, du *City of Philadelphia*, du *City of Boston*, du *City of New York*, du *Tempest*, des deux *Canadian*, du *New York*, du *Jura*, de l'*Indian*, du *Hungarian*, du *Connaught*, du *United States*, du *Britannia*, de l'*Anglo Saxon*, du *Colorado*, du *North Briton*, du *Caledonian*, du *North Scotian*, du *United Kingdom*, du *Hibernia*, du *Cambria*, de l'*Africa*, du *Scotland*, du *Glasgow*, du *Cleopatra*, du *Chicago*, du *City of Washington*, du *Tripoli* et de l'*Atlantic*.

J'en oublie sans doute, mais en voilà toujours assez pour vous rendre plus modeste et plus humble sous la main de Dieu.

Agréez, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma considération distinguée.

Capitaine SURMONT.

DE TOUT UN PEU.

SOIRÉE MUSICALE ET DRAMATIQUE.—Dimanche dernier, 28, presque toute la paroisse de Ste. Marie de la Beauce était réunie dans une vaste salle du collège, pour assister à une soirée dramatique et musicale, préparée pour chômer la fête de messire J. T. A. Chaperon, curé du lieu.

« *Le Médecin malgré lui* » de Molière a été magistralement joué, et MM. Pilote, Pâquet, LeGendre, Couture, Bourassa, Lamontagne, Fortier, Cloutier, Boulanger, Turgeon et Bellerive ont provoqué à tout instant à qui mieux mieux d'homériques éclats de rire.

La partie musicale, sous l'habile direction de M. P. Théberge, a été rendue à la perfection, et les morceaux de piano exécutés par les élèves, ont été rien moins qu'admirables.

Le petit chef-d'œuvre de Nadaud « *Le Brigadier* » chanté par M. le notaire Ephrem Bélanger, a été chaleureusement applaudi.

Les soli de MM. Langlois, Renaud, Pilote, Nollet, Couture, Lessard et Bourassa ont été aussi fort goûtés.

A la fin de la soirée, M. Wm. Chapman, invité par M. le Directeur, a déclamé une pièce de vers de sa composition, intitulée « *A Victor Emmanuel* », qui a enlevé l'auditoire.

Les beaux livres d'étrennes que publient nos grands éditeurs mettent M. Chapus du *Sport* en veine d'érudition: Nous avons eu et nous avons des imprimeurs très-distingués,

quelques-uns fort instruits et même savants, qui peuvent rivaliser pour la science avec les Aldes Manuce, les Elzévir et les Robert Étienne, au moins se montrer leurs dignes successeurs dans l'art typographique, car, pour ces anciens éditeurs, c'est un art plus qu'une profession. Ils faisaient d'excellents livres autant qu'ils en imprimaient; mais aucun ne poussa le goût et même la manie de la science aussi loin que Robert Étienne, l'éditeur de tant de bibles, qui avait pourtant pris pour devise: *Noli altum sapere*, et pour blason de sa maison, un arbre très-élevé dont un homme cherchait en vain à cueillir les fruits des plus hautes branches.

Cet illustre maniaque de la science ne recevait dans ses ateliers que les typographes les plus habiles en grec et en latin, capables d'être maîtres ailleurs. Il avait défendu à ses valets et à ses servantes, ainsi qu'aux ouvriers, de parler chez lui autrement qu'en latin. Il en était de même pour sa femme et sa fille qui ne leur donnaient des ordres qu'en cette langue, de sorte que, dans les magasins, la boutique et même la cuisine, on ne parlait que latin, les clients et les acheteurs pouvaient seuls violer cette consigne, bienheureux s'ils échappaient à une réponse latine. Ses correcteurs étaient des savants, toujours étrangers afin qu'ils ne parlassent pas en français. Il allait si loin dans son amour-propre d'imprimeur, qu'il exposait en public les épreuves de feuilles composées et non tirées pour que le premier venu pût juger de leur exécution, et il promettait même une récompense à ceux qui y trouveraient quelque faute échappée à son opiniâtre attention. On voit qu'à son époque on n'imprimait pas de journaux.

Entendu, dit le *Gaulois*, dans un restaurant du boulevard que nous ne voulons pas nommer:

—Garçon! garçon!

—Voilà! voilà! monsieur.

—Mais ce gigot est effroyablement coriace!

Le chevalier de la serviette, avec un sourire de satisfaction impossible à décrire:

—C'est vrai, mais monsieur oublie sans doute que c'est là le plat de résistance du dîner.

Mérimée, dans ses *Lettres à une inconnue*, qui viennent d'être publiées, a fait un bien joli portrait de M. de Bismark. Le voici:

Un autre personnage, M. de Bismarck, m'a plu davantage. C'est un grand Allemand très poli, qui n'est point naïf. Il a l'air absolument dépourvu de *genuth*, mais plein d'esprit. Il a fait ma conquête. Il avait amené une femme qui a les plus grands pieds d'outre-Rhin et une fille qui marche sur les traces de sa mère.

Richard Lajoie étant allé un jour à la messe avec son régiment, au lieu de tirer un livre de sa poche, il tira un jeu de carte; grand scandale. Les assistants scandalisés allèrent se plaindre au sergent de la compagnie; le sergent lui fait la réprimande. Richard la reçoit sans y faire attention. Le sergent piqué jusqu'au vif le fait arrêter et conduire chez le major qui lui demande de s'expliquer.—M. le Major, répond Richard, la médiocrité de notre pays, qui ne suffit pas à peine aux choses nécessaires, ne nous permet pas d'avoir à tous l'éducation et les livres de dévotion, moi, je me sert des cartes comme suit: L'as, je considère un Dieu, créateur de toutes choses; le 2, le nouveau et ancien Testament; le 3, la très-sainte Trinité qui est un Dieu en trois personnes: Père, Fils, et St. Esprit; le 4, représente les quatre Évangélistes; le 5, les cinq vierges qui furent au devant de l'époux avec leurs lampes allumées, dans le même temps les cinq vierges folles qui furent exclues du festin parce que leurs lampes étaient éteintes; le 6, me rappelle que Dieu créa le monde en six jours; le 7, qu'il se reposa; le 8, représente les huit personnes qui se sauvèrent du Déluge; le 9, représente la guérison des neuf lépreux sur dix qu'ils étaient; le 10ème s'en étant rendu indigne par son peu de foi; le 10, représente les dix commandements de Dieu; il arriva au valet à qui il ne dit rien; arrivé à la dame: Cette dame, dit-il, me représente la reine de Saba qui vient de l'extrémité du monde pour admirer la sagesse de Salomon; le roi, représente l'obéissance que je dois à mon Dieu et à Sa Majesté sur la terre, lequel je dois servir avec fidélité. De plus il y a 52 cartes qui représentent les 52 semaines de l'année; les 12 figures représentent les douze apôtres et les douze mois de l'année, et les points qui sont au nombre de 366, représentent les 366 jours de l'année; par conséquent, les cartes me servent de bible, de vieux et nouveau Testament et d'Almanach. Mais le major lui dit: Tu as passé le valet sans rien lui approprier. Richard, répondit: Le valet me représente le plus grand juréur que je connais dans le monde, qui est le sergent qui me fait conduire devant vous si injustement. Le major, surpris, lui donne sa grâce et plus, 2 louis d'or pour boire à sa santé, que Richard accepta avec plaisir.

Bazaine n'avait jamais, dit le *Moniteur universel*, perdu l'espérance d'un acquittement.

Il s'était accoutumé à cette idée entretenue autour de lui, soit que ceux de son entourage la partageassent, soit qu'ils voulussent seulement encourager ses illusions.

Il y croyait si fermement que, le matin même, il disait à son domestique, soldat libéré, resté auprès de lui par autorisation spéciale:

—Il faut tout préparer pour partir, je ne resterai pas ici vingt-quatre heures de plus....

M. le maréchal de MacMahon avait fait demander à Mme la maréchale Bazaine l'heure à laquelle il pourrait aller la voir.

Dans l'après-midi, M. Dupanloup écrivit à la maréchale un billet dont voici à peu près les termes: « Tranquillisez-vous, ma chère enfant, je crois pouvoir vous assurer qu'il n'y aura ni exécution, ni dégradation militaire. »

M. le duc d'Anmale assistait, dit le *Paris Journal*, à la réunion de l'Académie.

Il aurait dit en sortant à quelques amis:

« C'était hier le jour le plus pénible de ma vie! »

Sait-on à combien s'élèveront les frais et dépens du procès qui retombent, comme on sait, sur le maréchal Bazaine? On parle d'une somme supérieure à deux cent cinquante mille francs.

Un médecin appartenant à l'Académie de Saint-Petersbourg, M. E. Cyon, a imaginé un instrument assez original, le *cardiomètre* avec lequel il prétend calculer sans erreur tous les battements du cœur, et pouvoir se rendre compte de la sincérité des sentiments que nous éprouvons. Il va jusqu'à s'écrier:

« Les tracés graphiques des contractions cardiaques, pris sur les amoureux d'une jeune fille, démontreraient facilement chez qui l'amour part du cœur, chez qui il ne sort que de la bouche. » Voyez-vous cela d'ici?